



**Note préliminaire à
l'Écho n°58
de juillet 1910**

Tout l'édito est consacré aux échanges de courriers entre le curé de Maillane, Frédéric Mistral et le Vatican...

A la Fête-Dieu, les enfants de l'asile (la maternelle) ont fait sensation avec leur tambour...

Guy

ÉCHO DE BARBENTANE

N°58 de juillet 1910

Sommaire

- Page 01 = Édito : Rome et Maillane ;
Page 04 = Fête de Jeanne-d'Arc ;
Page 04 = Fête-Dieu ;
Page 05 = Courrier militaire ;
Page 07 = États religieux ;
Page 08 = Avec notre argent ;
Page 10 = Les abus dans la religion ;
Page 11 = En chemin de fer ;
Page 12 = Saint-Irénée ;
Page 13 = Grand air et liberté ;
Page 15 = Le prône des parents ;
Page 16 = La page des enfants.

Sources : collection de Magali Arnaud et Mireille Arnaud-Boissonnade.

L'ÉCHO DE BARBENTANE

Petit Bulletin Paroissial

PARAISSANT TOUS LES MOIS

Passer en faisant le bien !

Conservez chaque numéro

HISTOIRE LOCALE — ÉDUCATION

HYGIÈNE

Lisez et faites lire

Almez-vous les uns les autres.

Rome et Maillane

Quand, au mois de juillet 1909, nous ouvrions, dans notre petit *Echo*, une série d'articles sur le grand poète de la Provence, nous étions loin de prévoir que cette série, qui intéressait vivement nos lecteurs, se clôturerait par la publication des lettres suivantes, qui marquent la plus belle consécration du génie de Frédéric Mistral — et aussi *la plus haute récompense de son œuvre*, comme il l'a d'ailleurs écrit lui-même admirablement au Pape.

Nous ne pouvions prévoir, non plus, quand le Poète nous adressait son ode sublime à *l'Immaculée*, qui parut dans notre N° de janvier dernier, que, peu après, le Saint Père demanderait à notre ami, M. Celse, Curé de Maillane, de la lui lire en provençal et qu'il l'admirerait à son tour.

Voici ces documents qui ont paru dans les journaux, mais que nous tenons directement de notre excellent confrère de Maillane, à qui nous exprimons notre très affectueuse reconnaissance — et dont nous publions avec bonheur la lettre d'envoi.

Paroisse de Maillane, 9 juin.
Cher ami. Tous mes regrets

d'avoir été absent hier lorsque vous êtes venu ici avec l'Abbé Fraize.

J'aurais eu plaisir à vous narrer dans le détail l'inoubliable audience que le Saint Père a daigné m'accorder le 24 mai dernier.

Pendant trois quarts d'heure nous avons causé dans l'intimité la plus suave. Sa Sainteté a voulu m'entendre lire en provençal l'ode magnifique de F. Mistral à l'Immaculée Conception.

Quand, par hasard, je m'arrêtais croyant devoir traduire des expressions qui me paraissaient plus difficiles, Pie X me faisait signe de continuer en disant : « *Intelligo, intelligo* » et développant lui-même l'idée du poète. Fréquemment, il m'interrompait par des exclamations admiratives : « C'est très beau ! Merveilleux ! » etc. . . .

Vous avez lu dans les journaux ce que le Pape a bien voulu m'accorder pour F. Mistral et pour moi-même.

Pour vous donner une idée de la simplicité affectueuse avec laquelle il m'a reçu, je n'ajouterai que ce détail suggestif : lui parlant de mes enfants de chœur, je venais de raconter à Pie X leur envie de me suivre à Rome et la réponse naïve de l'un d'eux,

à la question que je leur avais posée : « Que voulez-vous que je dise au Pape de votre part ? »

« Donnez-lui bien le bonjour !!! »

« Eh bien, répliqua finement Pie X avec un bon sourire paternel, quand vous reverrez les chers enfants de Maillane, dites-leur que le Pape aussi leur envoie bien le Bonjour ! »

Je ne puis faire mieux que le Pape et je vous envoie également le Bonjour.

CELSE,
Curé.

M. le Curé de Maillane était prié par Mistral d'offrir son poème de *Nerto*, où se trouve retracée, en des tableaux si pittoresques, la physionomie d'Avignon sous le gouvernement pontifical du XIV^e siècle, à Pie X et au Cardinal Merry del Val. Le premier volume était richement relié en blanc aux armes papales et le second en rouge aux armes cardinalices.

Non content d'adresser au grand poète ses remerciements chaleureux, le Souverain Pontife lui a envoyé une magnifique médaille d'or à son effigie, et son portrait avec la dédicace autographe que nous traduisons :

A notre cher et très illustre fils Frédéric Mistral, le félicitant de tout cœur de ses admirables œuvres poétiques et demandant pour lui au Seigneur toutes sortes de prospérités et de bonheurs, en témoignage de Notre haute estime, Nous accordons avec une particulière affection la bénédiction apostolique.

Du Vatican, le 24 mai 1910.

PIE X. Pape.

Voici la lettre du Cardinal, Secrétaire d'Etat, au grand félibre :

Del Vaticano, 30 mai 1910.

SEGRETERIA DI STATO
DI SUA SANTITÀ

Monsieur,

L'hommage que vous avez eu la gracieuse pensée de faire au Saint-Père du poème si puissant et si sublime de *Nerto*, dans lequel vous chantez avec tant de splendeur votre pays natal et le siècle des papes à Avignon, a causé à Sa Sainteté une très douce satisfaction.

En faisant cette filiale démarche auprès du Père commun de la chrétienté, vous vous êtes souvenu que le *Félibrige*, dont vous êtes le glorieux fondateur, se traduit aussi par fils de l'Eglise, *filius Ecclesie*.

Votre œuvre immortelle de la renaissance provençale, la rénovation d'une langue vénérable entre toutes, particulièrement de la tradition religieuse, si riche, d'une province dont vous portez l'âme dans votre âme, votre attachement aux traditions et à la foi de vos pères, tout cela vous place au premier rang des grands auteurs qui honorent le plus les lettres humaines et chrétiennes.

Le Saint-Père, en vous exprimant toute sa gratitude et ses vœux paternels, appelle sur vous la bénédiction du Christ, que vous avez invoqué comme l'inspirateur de toute poésie, la bénédiction de la Vierge immaculée que vous avez célébrée en des poésies si touchantes et si populaires, elle dont « la virginité est le ciboire où le Rédempteur s'est incarné pour nous »

Et comme gage de sa bienveillance particulière, Sa Sainteté vous envoie de grand cœur la bénédiction apostolique, ainsi qu'à votre pieuse épouse,

Avec mes remerciements personnels pour l'exemplaire du poème que vous avez bien voulu me faire remettre, je vous prie de recevoir l'expression des vœux que je forme pour votre bonheur.

Je prie le Seigneur de bénir le soir de votre longue carrière, qui s'est inspirée des sentiments dont vous avez su faire admirer la noblesse et la beauté dans une langue harmonieuse et sonore,

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués.

Card. MERRY DEL VAL.

* * *

Le cardinal, qui traduit « *félibre* » par *filiius Ecclesiæ*, fait allusion à l'étymologie qui fait venir le mot *félibre* de l'espagnol *féligrés*, qui signifie *paroissien* et qui vient, en effet, de *filiius Ecclesiæ*.

On a remarqué l'allusion à l'ode de l'Immaculée où se trouvent ces vers :

« Car toun vierjun es tou cibori ounte
« Moun Redemtour s'es incarna per
« ièu. »

Réponses de Mistral

Maillane (Provence),

le 4 juin 1910.

A Son Eminence le cardinal Merry del Val, secrétaire d'Etat de Sa Sainteté Pie X

Monseigneur,

Je vous adresse mes très vifs remerciements pour la magnifique lettre que je dois à Votre Eminence, bienveillante interprète de Sa Sainteté Pie X.

Le bon Curé de mon village, Monsieur Celse, m'a raconté dans tous ses détails le merveilleux accueil qu'il a reçu auprès de Vous, et, grâce à Vous, devant le Saint Père.

Je suis ravi de voir que notre Renaissance littéraire et régionale est connue et appréciée au Vatican, et, qu'aujourd'hui comme toujours, ainsi que je l'ai dit en mon poème de *Nerto* « si la mer doit recevoir toutes les eaux, l'Eglise, elle, doit tout savoir. »

Je vous prie, Monseigneur, de vouloir bien transmettre à Sa Sainteté Pie X la lettre de remerciements que je vous confie, et je suis heureux d'envoyer à Votre Eminence l'expression de ma gratitude et de mes sentiments les plus dévoués.

F. MISTRAL.

A Sa Sainteté Pie X

Très Saint Père,

Je suis infiniment touché par les précieux témoignages de paternelle sympathie que Votre Sainteté a bien voulu m'accorder.

Votre Bénédiction Apostolique me portera bonheur et m'aidera, fils et croyant de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine à mourir dans la foi de mon Baptême et de mes pères.

La lettre solennelle qu'Elle m'a fait adresser par Son Eminence le Cardinal Merry del Val, la splendide médaille qui porte l'effigie de Votre Sainteté, ainsi que le portrait accompagné d'un texte autographe, qui me viennent du Vatican, sont la plus haute récompense de mon œuvre littéraire et des efforts de toute ma vie pour la conservation des traditions de ma Provence et de sa langue populaire.

Profondément ému, je m'incline humblement devant le Souverain Pontife qui a daigné bénir son très reconnaissant et tout dévoué.

F. MISTRAL.

Enfin, le Maître écrivait au Directeur de *La Croix d'Avignon et du Comtat* :

Dimanche 5 juin.

« M'es en-de-bon, Segne e ami, de vous communica la Benediccion Apoustolico que lou Sant Paire Pio X vèn de me manda per l'entre-messo de M. Celse, lou curat de Maiano, que i'aviè oufert de ma part la nouvello ediccion dou pouèmo de *Nerto*.

« Avès degu legi aco dins li journau.

« Lou Soubeiran Pountif qu'es un ami de nosto lengo e que la parlo, m'a manda perèu uno magnifico medaio d'or que porto soun retra e la benediccion es escricho de sa man en dedicaci de soun retra en gravaduro que m'a manda tambèn.

« Sian emé Diéu — e vivo longo-mai Santo Estello !

« F. MISTRAL. »

re et de fleurs. Trois reposoirs magnifiques étaient dressés : le premier dimanche, devant la maison Pigeon, à l'extrémité du cours, et à la rue Neuve (maison Gervais Michel).

Ce jour là, MM. le Docteur Pigeon, Jean-Joseph Raoulx, Paul Dupuy et Honoré Defustel tenaient les cordons du dais.

Ils furent tenus le second dimanche, par MM. Lambert, 1^{er} adjoint, Joseph Ardigier, 2^e adjoint, le capitaine Reboul et Honoré Marteau, conseillers. Trois reposoirs encore dont l'un à la porte calendrale, le deuxième à Berterigue et le dernier à la maison Pigeon.

Le dais fut porté par MM. les conseillers curiaux.

La station au reposoir du cours est tout particulièrement imposante.

La procession y est massée presque en entier, entourée de la foule, dans laquelle beaucoup d'étrangers privés chez eux d'un pareil spectacle, curieux d'en admirer la magnificence.

Le *Tantum Ergo* y est chanté avec accompagnement de l'Harmonie Gauloise ensemble qui produit un grand effet.

Le salut solennel termine, à l'église, cette inoubliable cérémonie.

Monsieur le Curé remercie chaleureusement tous ses paroissiens et ses chers hommes en particulier.

Par l'expression de vos sentiments de foi religieuse, dit-il, vous avez été non seulement loyaux à Dieu, mais à votre passé, en respectant la tradition créée par vos pères qui vous bénissent du haut du ciel — loyaux au présent en affirmant votre foi catho-

lique que vous faites ainsi rayonner autour de vous — loyaux à l'avenir car votre exemple sera suivi et vos enfants qui en sont les témoins continueront la chaîne de vos traditions sacrées, traditions qui font la force et l'espérance d'un peuple.

Avis. — Nous sommes forcés de renvoyer à notre grand regret, *le courrier de Belgique*. Il paraîtra en tête du prochain numéro. De même, le compte-rendu de notre *Fête Patronale*.

Courrier Militaire

Paul Mus, camp de Satory, Versailles, 15 mai :

« Pour accuser réception du cher petit *Echo*, j'ai voulu attendre d'être à Versailles... Me voilà maintenant devenu aérostier.

Nous avons laissé pelles, pioches et bateaux et nous travaillons sur les ballons, travail très intéressant et pas trop pénible... Mais je suis encore devenu bleu et l'on nous fait, tous les jours, la théorie sur les ballons. Je vous dirai que Versailles est une très belle ville. Les habitants y sont très gentils envers les militaires. Ce n'est pas comme à Nice. Dimanche dernier, j'ai été visiter le grand palais de Louis XIV. J'y suis resté toute l'après-midi — mais je n'en ai vu que le principal ; la chambre de Louis XIV, la galerie où sont les tableaux de toutes les batailles, Trianon, les carrosses royaux etc. Le bonjour à M le Vicaire. Votre paroissien dévoué... » —

François Mourrin, Grasse, 22 Mai :

« ... Maintenant que nous voilà réinstallés à Grasse, je viens vous raconter mon séjour à Marseille. Le matin, nous nous étions levés à 4 heures pour faire une marche; l'après-midi, nous fîmes l'exercice — et le soir, après la soupe la plupart étaient couchés car nous étions fatigués, lorsque, à 8 heures du soir, le clairon appela les sergents de semaine, au pas gymnastique, à la salle des rapports. Nous autres tout étonnés, nous nous demandions ce qui pouvait se passer — mais nous n'attendîmes pas longtemps car au bout d'un instant, le sergent retourne et donne ordre de faire le sac pour partir à 10 heures.

A 10 heures donc, nous nous mettons en route pour Marseille, où nous arrivâmes à 7 heures du matin.

On nous conduisit aux anciennes casernes de la douane. Il fallut nettoyer, toute la journée, et le soir, à 9 heures, nous nous couchions pour prendre un repos mérité. Ce repos ne fut pas long.

A 11 heures, nous dûmes nous lever pour aller dans les rues de Marseille, dans la crainte qu'il se produisit quelques bagarres...

Dire que je suis resté un mois à la grève et que je n'ai pas vu un seul gréviste!... Nous sommes retournés ici l'avant-veille de la Pentecôte... Maintenant, je vais à la Messe tous les Dimanches... Etant plus ancien, je me débrouille pour en avoir le temps. Le jour de la Pentecôte, nous étions une quinzaine de soldats. Enfin, ont est presque de la classe et l'on attend avec impatience l'arrivée des bleus. Le bonjour à

M. le Vicaire. Un Pierrot qui compte encore 485 et la fuite... »

Louis Ollier, Tunis, 23 Mai :
(sur une carte représentant la cathédrale de Carthage).

« ... Vous excuserez mon si long silence... Je renvoyais de jour en jour, mais à l'avenir je vous écrirai plus fréquemment.

A Tunis, la chaleur commence à se faire bien sentir... Pour le travail, je n'en fais pas lourd... Je suis employé à torréfier le café. Je suis avec un ancien qui est très gentil pour moi. Comprenant à ses conversations qu'il n'était pas blocard, l'autre jour, je lui ai fait voir l'Écho, à la lecture duquel il a pris un vif intérêt. Il m'a dit : Quand tu en recevras un autre, n'oublie pas de me le faire voir — et voilà que tous les Dimanches, nous allons à la messe ensemble ... »

Pierre Ardigier, Gap, 29 Mai :
(En-tête : caserne vieille où la fenêtre de la chambrée est marquée d'un trait de plume.)

« Je viens de recevoir le cher petit *Echo*, et je m'empresse de profiter d'un moment de liberté, ce qui est rare ici, même le Dimanche, pour vous écrire et remercier. Mais que dire?... Depuis 8 mois que je suis à la caserne, les semaines sont toutes les mêmes. . longues ! Aussi, ne puis-je, pour cette fois, que vous renouveler mes sentiments de bonne amitié et vous dire avec quel enthousiasme j'ai lu les lettres de mes chers camarades, ainsi que de notre grand et aimé poète Mistral.

Le Bataillon fera les marches alpines du 2 au 26 Juillet. Bien le bonjour à M. l'abbé de ma part... »

J.-M. Vernet, Vienne, 1^{er} Juin :
« Inutile de vous le dire ; votre *Echo* me fait toujours grandement plaisir.

Le courrier militaire m'intéresse beaucoup et je suis heureux de savoir que mes camarades sont, comme moi, en bonne santé.

Voilà près de 2 mois que je suis à Vienne, faisant stage au 17^e dragons, pour ordonnance d'officiers montés.

C'a été, pour ainsi dire, deux mois de permission car le temps ne m'a pas duré.

Le changement de garnison, la cavalerie, tout cela ne me déplait pas.

Tous les matins, à la fraîcheur de la rosée, nous allons en promenade dans la vallée du Rhône. C'est très agréable, et après-midi, on se repose.

J'y resterais volontiers encore. 475 jours, mais pas davantage... Dans 5 ou 6 jours, il va falloir retourner vers Gap, reprendre le sac et s'entraîner pour les marches alpines... Un affectueux bonjour à mes camarades, sans oublier M. le Vicaire... »

— *André Bertaud, Constantine, 1^{er} Juin :*

« ... Je vous écris du magasin du tailleur où je suis embusqué... A l'homme qui m'aurait dit, il y a 2 mois : *tu seras tailleur*, j'aurais tourné le dos en disant : cet homme est fou !

Ah ! M. le Curé, il faudrait me voir dans mon petit appartement en train de repriser des bourgeois ou de piquer à la machine !... C'est vraiment dommage qu'il n'y ait pas de glace car, par moment je voudrais me regarder ! ... »

— *Emile Gonthier, Dôle, 3 juin :*

« ... Nous faisons tous les jours école de Régiment, et une fois par semaine, école de Brigade... La veille de Pentecôte, un Barbantans P. M. est passé à Dôle... Je n'ai pu le voir car j'avais monté Jupiter, un cheval fou, qui s'était emballé, et j'étais allé jusqu'à Foucheran, un petit village des environs de Dôle... Bien des compliments à M. l'abbé.

— *De Léon Glénat, Bastia, 4 juin* — Une carte contenant quelques mots aimables et donnant l'église St-Roch, de Bastia.

Joseph Revial, Alger, 5 juin :
(Pendant un congé de convalescence, J. Revial, engagé pour 5 ans dans le 5^e chasseurs, nous a demandé de lui adresser l'*Echo* et il nous écrit gentiment).

« ... J'ai fait une bonne traversée sur le *Maréchal Eugeaud*, et je n'ai pas été malade... »

Nous sommes arrivés samedi 4 juin, à 6 heures du soir, par un temps superbe ; mais aujourd'hui dimanche, il ne fait que pleuvoir... Le 25 juin, nous devons partir en manœuvres du côté de Bougie... Bien le bonjour à M. le Vicaire et aux camarades... »

BAPTEMES

Mai

10. Augusta-Noélie - Joséphine Fontaine.

Parrain : J.-Joseph Arnau.
Marraine : Noémie Vigne, ép. Arnau.

11. Marie-Jeanne Ayme.

Parrain : J.-M. Ayme.
Marraine : Thérèse Michel.

12. Louis Ayme.

Parrain : Louis Ayme.

Marraine : Jeanne Dayre.

15. Marie-Françoise Ernestine Fages.

Parrain : Ernest Fages.

Marraine : Françoise Sorro, née Buravand.

24. Marcel-Marius Bon.

Parrain : Louis Bon.

Marraine : Marie Mus.

29. Louis Amiel.

Parrain : Louis Defustel.

Marraine : Amélie Marteau.

Juin

9. Lucienne-Marie-Paule Accarlas.

Parrain : Paul Boyer.

Marraine : Thérèse Reboul.

SEPULTURES

Avril

24. J.-B. Chaix, époux de Léonie Boyer.

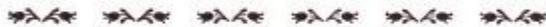
Mai

4. Jean-Simon Riffard, 70 ans, époux Dagand.

Juin

1. Léon Rippert, 65 ans, époux Jeanne Dagand.

9. Joséphine-Marie Taxis, 35 ans, épouse Henri Esprit.



LOGIQUE ENFANTINE

Le professeur corrige les devoirs du jeune Bob.

— Votre exercice de style est plein de répétitions inutiles. Il ne faut pas répéter comme cela les mots...

— C'est pas ma faute, M'sieu, s'écrie Bob, je bégaye en écrivant.

AVEC NOTRE ARGENT

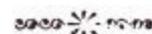
L paraît que les Maçons s'occupent de la fondation immédiate d'une maison de retraite pour les vétérans de la Franc-Maçonnerie. Parmi les ressources escomptées, on voit figurer le *Ministre de l'Intérieur*, la *Ville de Paris*, le *Conseil général de la Seine*.

Depuis que nos maîtres dilapident nos fonds publics, on prend peu à peu l'habitude de se laisser tondre sans bêler... même au profit d'un détournement en faveur d'une œuvre cléricalo-maçonnique. Et pourtant au dernier Convent messieurs du Triangle ont décidé que les subventions publiques ne devraient jamais être accordées à des œuvres charitables entachées de cléricalisme et d'influences confessionnelles.

Mais, il y a mieux : les organisateurs de la Maison fraternelle qui espèrent faire grand, grâce aux deniers publics, se proposent d'aménager, en dehors du salon, des jeux et du fumoir, un *temple* ! Oui, un *temple* maçonnique pour permettre aux vétérans d'aller faire leurs dévotions au Grand Architecte.

On laïcise les maisons hospitalières, on chasse l'aumônier quand le malade ne l'a pas demandé expressément et l'on voudrait assurer aux maçons un temple grand ouvert avec l'argent des catholiques.

M. Tourmentin, qui relate la chose dans la « Franc-Maçonnerie démasquée », ne peut s'empêcher d'en être exaspéré. Il y a de quoi.





Les abus dans la Religion



LES abus, si tant est qu'il y en a chez les catholiques, ne prouvent rien contre la Religion, au contraire.

Ils ne prouvent rien :

1^o Parce qu'ils sont, quoi qu'on dise, une exception et non la règle. « Les curés, opine tel brave homme qui, en guise de prière, a dégusté le matin et son apéritif et son journal, les curés, peuh ! quelle piètre engeance ! Ah ! s'ils étaient comme le nôtre, je ne dis pas : celui-là est un homme particulier, mais les autres ! »

Les autres ? 90 sur 100 sont jugés de même façon par leurs propres concitoyens. Et alors pourquoi cette appréciation générale ! « Les curés, quelle piètre engeance » ? Mais tout simplement parce que cette appréciation est celle du journal. « Les journaux sont pleins de menteries », disent les bons paysans ; et on les croit tout de même quand la Religion est attaquée par eux, tandis qu'on ne croit pas ceux qui la défendent.

2^o Une telle généralisation manque de logique. Faut-il supprimer la vigne parce qu'on abuse du vin ; supprimer le bien-être raisonnable parce qu'il y a des jouisseurs, et l'argent parce qu'il y a des avares, et la langue des gens parce qu'il y a des médiansants et des menteurs, etc., etc. La Religion est comme toutes les choses excellentes ; certains en abusent, mais c'est le fait de l'ignorance, de la faiblesse, des pas-

sions qui les poussent et non point de la Religion qui leur demande tout le contraire. Un chrétien mauvais n'est mauvais que parce qu'il est trop peu chrétien et non parce qu'il l'est trop ; les gens d'Eglise dont on se plaint ne sont coupables que parce qu'ils ne se tiennent pas à la hauteur de leurs devoirs. La Religion n'y est pour rien, puisque les abus qui se commettent parmi ses enfants sont précisément des manquements aux obligations qu'elle leur prescrit.

3^o Il faut juger d'une institution d'après ses statuts, ses règlements, ses usages et sa mentalité et non pas d'après la conduite de ceux de ses membres qui ne veulent pas s'y conformer. Quand il s'agit d'institutions humaines, nous avons bien soin d'établir une distinction entre leurs principes et les abus qu'on en peut faire : pourquoi ne procédet-on pas avec la même justice quand il est question de la Religion ? Le pouvoir civil est une institution humaine quant aux formes qu'il peut prendre : or il est souvent une exploitation pour ceux qui l'exercent et une source d'injustices pour ceux qui le subissent ; dira-t-on que l'anarchie est préférable ? La justice humaine frappe souvent un pauvre inoffensif et même un innocent, tandis qu'elle laisse passer à travers ses mailles les escrocs bourgeois qui ont escamoté des millions ; dira-t-on qu'il faut supprimer toute justice ? Quel bien plus précieux que la liberté, et pourtant que d'abus ne commet-on pas en son nom dans la vie privée, dans la famille, au village et dans la société : faudra-t-il la supprimer aussi ?

La Religion demande qu'on procède envers elle avec la même loyauté impartiale. Jugeons-la d'après ses principes, sa morale et son esprit, et laissons aux écarts de la liberté humaine la responsabilité des abus dont cette liberté mal réglée est seule coupable.

F. C.



En chemin de fer



DANS un coin un curé lit son bréviaire; à côté de lui sont montés deux marchands dauphinois, avec un salut plutôt mesquin au prêtre, un de ces saluts qu'on a l'air de faire par force et de vouloir reprendre aussitôt après les avoir donnés. Enfin, ils ont salué et, par le temps qui court, ce n'est pas peu.

A la station voisine, la portière s'ouvre et un voyageur monte.

— Bonjour, Monsieur Lapompe, s'écrient les deux marchands, qui connaissent cet honnête délégué préfectoral, libre penseur, et président du Comité radical-socialiste du canton. Evidemment, M. Lapompe est contrarié de trouver là un homme noir, mais il en prend bravement son parti.

Vingt minutes s'écoulaient pendant lesquelles il rumine comment il pourra bien se payer la tête du liseur de bréviaire.

— Monsieur le Curé, dit-il enfin, après la mort, dans combien d'endroits pouvons-nous aller vous ou moi?... Ou plutôt, tenez, j'ai fait un rêve la nuit dernière. J'étais mort et mon âme fut prise de curiosité; elle voulut voir les curés qui avaient quitté le mon-

de. Je me dirigeai d'abord vers le Purgatoire. A travers le guichet d'une porte solide, je jetai un long regard d'investigation et je vis des femmes, des hommes, des enfants, des riches, des pauvres, des entre-deux, mais je n'y aperçus pas un seul curé.

Alors mon âme s'éleva jusqu'au Paradis : là encore une porte épaisse avec guichet à travers lequel je fouillai du regard tous les coins. Mais je confesse, Monsieur le Curé, malgré toute ma bonne volonté je n'y pus découvrir aucun des vôtres.

Alors je me dirigeai du côté des sombres abîmes, mais à peine en chemin je me réveillai.

— De sorte que, Monsieur le délégué, — car j'ai qu'à dire que vous appartenez à cette glorieuse phalange de la République, — vous vous demandez où peuvent bien aller les curés après leur mort.

— Précisément.

— Eh bien! rassurez-vous : votre rêve n'était qu'un rêve et les rêves ne sont pas la réalité. Je n'en veux pour preuve que le mien de cette nuit, fort ressemblant au vôtre. Mais je crains de vous fatiguer.

— Faites donc, je vous prie.

— Eh! donc, j'étais mort, comme vous, en rêve, et mon âme prise de curiosité voulut découvrir la demeure des délégués dans l'éternité.

— Alors, Monsieur le Curé, vous vous dirigeâtes vers l'enfer?

— Pas du tout, mon cher Monsieur, je n'aime pas à damner les gens, bien que j'aie dans ma paroisse un délégué comme vous qui me fasse damner passablement; je me dirigeai donc vers le Purgatoire. — Ange du Purgatoire, dis-je au gardien de la

porte, avez-vous ici des délégués? — Des délégués? répondit-il, non, je n'ai pas cette catégorie. Allez voir ailleurs. — Et j'allai.

Par le guichet du Paradis, j'aperçus bien des prêtres qui avaient échappé à votre regard, mais de délégués libres penseurs! pas l'ombre. Je sonnai alors à une porte qui me paraissait être celle de l'entrée générale dans l'éternité. Le gardien, Saint Pierre, je crois, se présente aussitôt. — Voici ce qui m'amène, lui dis-je: dites-moi si vous avez chez vous des délégués; je n'en trouve nulle part. — Les délégués, me répondit Saint Pierre, mais oui je les ai. — Ah! tant mieux, et où donc, s'il vous plaît? — Les délégués! je les ai... dans le nez.

À ces mots les marchands rirent d'un bon gros rire, et le délégué aussi, mais d'un rire jaune.

Matutinaud junior.



FLEURS DES SAINTS.

Saint-Irénée



LORSQUE Saint Pothin vint à Lyon, il amenait avec lui un jeune diacre, grec d'origine et disciple de Saint Polycarpe, qui lui-même avait été instruit par Saint Jean l'Évangéliste; il s'appelait Irénée.

Ce fut Irénée que les martyrs de la première persécution de Lyon chargèrent d'un message près du pape Eleuthère: «C'est, disaient-ils, un zélateur ardent du Testament de Jésus-Christ que nous recommandons à votre pa-

ternité. Il est aussi élevé à la dignité sacerdotale et nous ferions encore valoir ce titre, si le rang donnait le mérite.» Une partie de cette lettre a été conservée, celle qui retrace les souffrances, la mort glorieuse de Pothin, de Pontique et de 44 autres martyrs lyonnais. Le fragment disparu devait sans nul doute contenir la prière que les saints faisaient au pape de confier leur église sans pasteur aux soins du messenger lui-même en lui conférant la dignité épiscopale.

A son retour, Irénée était évêque de Lyon; c'était vers l'an 177 à 180; son épiscopat dura 25 ans. Disciple, successeur, compagnon de martyrs, il avait fait du martyre le sujet fréquent de ses entretiens, comme il conservait dans son cœur le désir et l'espoir de sacrifier lui-même sa vie un jour à la gloire de Jésus-Christ. «L'Église seule, disait-il, a le privilège de former des martyrs et d'en peupler les cieux; c'est une faveur que Dieu accorde à l'amour qu'il lui porte.»

En attendant cette heure désirée, Irénée se montrait puissant en paroles et en œuvres. Les limites de son diocèse ne suffisant plus au zèle de ses prêtres et à ses propres ardeurs, il envoya évangéliser les contrées voisines. La foi fut prêchée à Besançon par Ferrucion et Ferréol; dans le Vivarais par Andéol; dans la Drôme par Félix Fortunat et Achillée, et ailleurs encore par Bénigne, Thyrsè et Audoche. Un historien, Eusèbe de Césarée, ajoute qu'il forma encore d'autres disciples qui, sous le nom d'évêques des nations, allaient prêcher l'Évangile hors des Gaules, dans toutes les direc-

tions du monde: vrais missionnaires apostoliques dont le sang sera la semence de cette floraison glorieuse de missionnaires dont l'Eglise de Lyon a droit d'être fière.

Puissant en paroles, docteur de l'Eglise, il écrit un vaste ouvrage contre les hérésies, et se pose sans cesse en défenseur des Écritures, de la Tradition apostolique et de la primauté de l'Eglise Romaine.

Vers l'an 202 ou 208, à l'occasion des décennales de l'empereur Sévère, éclata assez brusquement la seconde persécution lyonnaise, qui devait rendre notre Eglise célèbre entre toutes les Eglises du monde. Voyant le nombre des chrétiens s'accroître, le prince manda à ses légions d'en faire une razzia complète: la consigne était d'égorger tous ceux qui refuseraient d'apostasier. On égorgea abondamment, et les eaux des fontaines dont on se servait pour laver les rues en devinrent sanglantes, surtout sur la partie de la colline appelée *martre*. C'était le 28 juin. Irénée eut la tête tranchée; son corps, recueilli par Zacharie, son successeur, échappé miraculeusement, fut placé dans la crypte de St-Irénée, et le même Zacharie enfouit comme il put dans un puits de la crypte les débris mutilés des autres martyrs.

Les quelques survivants, sous sa conduite, allèrent dans l'Ile Barbe; c'est dans cet endroit sauvage que pendant plus d'un siècle l'étincelle de la foi se conserva à Lyon dans le silence et l'obscurité.

J. F.

GRAND AIR

ET LIBERTÉ !

ACCROUDÉS à la table qui porte la bouteille et leurs deux verres mi-pleins de vin rouge, Bourafon et Rigobet causent paisiblement. Ils sont dans la cuisine d'un 3^e étage; la fenêtre est ouverte sur la rue, d'où monte la rumeur des promeneurs; dans la chambre d'à-côté on entend des piétinements pressés et un remuement de chaises: les enfants se couchent et la mère préside à l'opération et hâte leur mise au lit...

Rigobet dit: « Les amis ont remarqué que tu n'étais pas aux vêpres, aujourd'hui, et m'ont demandé si tu étais malade...

— Bah! répond Bourafon, une fois n'est pas coutume, et le Bon Dieu ne m'en voudra pas d'avoir donné à ma famille une soirée de bon air. Si tu avais vu la joie de mes moutards quand je leur ai annoncé ce matin qu'on irait à la campagne toute l'après-midi! Le dîner n'a pas trainé, je t'assure, et mon petit bataillon eut tôt fait d'être sous les armes. En avant, marche, direction du tramway! Demi-heure après, nous étions débarqués hors de la banlieue, et nous enfilions le premier chemin que nous trouvâmes bordé de buissons... Les mioches allaient devant, papillonnant et caquetant, ramassant des fleurs et croquant des mûres. Moi, je causais avec la bourgeoise, de nos projets et de nos rêves — on en a toujours, — de nos enfants et de leur avenir.

C'était délicieux. Il faisait chaud, mais pas de cette chaleur étouffée que les murs de nos rues se renvoient et gardent; on avait de l'air quand même, une petite brise qui vous mettait au nez une odeur

de verdure, de foin, que sais-je? un parfum que je ne peux t'expliquer et qui est le parfum de l'été. Et voilà ce qui met du rouge aux pommettes des mioches et un pétillement de vie dans leurs yeux.

Puis, rien ne repose, je crois, comme ce changement d'atmosphère, et cette causerie intime et tranquille, où, quoiqu'en pleins champs, on se sent libres et seuls, et sûrs de n'être pas écoutés... »

Rigobet but une gorgée et, remplaçant son verre sur la table, approuva : « Oui, c'est une bonne chose que le repos du dimanche. »

— « Et j'en profite, continua Bourafon, et je le prends aussi complet que possible. Je m'imagine que c'est comme un secret de santé. La semaine, tout en turbinant, on pense à son dimanche et rien que d'y songer à l'avance on est ragaillardi. Quand il arrive, eh bien! on n'oublie pas que c'est le jour du Bon Dieu et qu'on doit lui en donner sa part, mais on en jouit aussi de son mieux. D'être son maître à soi, après avoir subi six jours de suite la loi de l'usine ou du chantier, n'est-ce pas une vraie détente? On a été presque une machine: on redevient un homme, qui a une âme, une famille, une liberté. Et l'on soigne aussi un peu mieux son pauvre corps, qui a été bourreaudé toute une semaine. Si l'on n'a pas des ortolans à se mettre sous la dent, on peut, sans se ruiner, aller au moins faire une provision d'air pur.

— T'as raison, appuya Rigobet, et Dieu a été bon père de nous imposer ce jour de détente, de liberté et de repos...

— Qui songe à l'en remercier? répartit Bourafon... Te souviens-

tu de mon frère aîné? Tu sais qu'il était de la campagne de 70. Fait prisonnier à Neufbrisach, il fut expédié en Saxe... Tu ne vois pas où j'en veux venir avec cette histoire? Patiente un brin... Mon frère tomba malade, et sut bientôt qu'il avait la typhoïde. A la visite du major, il entendit un matin — et il avait assez entendu baragouiner ses géoliers ou ses infirmiers pour comprendre ce mot même en allemand, — il entendit qu'on le déclarait... fichu. Il ne confia ses impressions à personne, comme tu penses; mais il m'a dit à moi qu'il en pleura d'abord; puis, il ne voulut pas, non, il ne voulut pas mourir là dans cet hôpital de Dresde, loin des siens, loin de la France. Il fit un vœu à la Sainte Vierge, se cramponna à la vie, se prêta avidement à tous les soins, et, dès qu'il put se tenir sur ses jambes, la paix étant signée, il demanda son passeport et partit. Quand il arriva au pays, il nous fit peur, tant il était pâle et maigre; mais il était revenu et il guérit. — Eh bien! mon vieux Rigobet, il me semble que nous serions comme le prisonnier, condamné à l'hôpital et à une mort très prochaine, s'il nous fallait trimer sans répit et sans l'espoir du dimanche, c'est-à-dire de la délivrance et du grand air. Est-ce que ça ne te fait pas cet effet? »

Brusquement la mère rentra dans la cuisine, coupa la réponse de l'ami Rigobet et déclara : « Faudrait aller se coucher, les hommes, sans quoi demain matin on ne pourrait se lever assez tôt pour la besogne. »

Les hommes finirent leurs verres, se serrèrent la main et, docilement, s'en furent se coucher.

L. D.

Le Prône des Parents

A. Méditer

Parents chrétiens,

Souvent, lorsqu'on « gronde » vos enfants, *c'est vous* qu'il faudrait « gronder ».

Jules n'a pas écrit ses devoirs, n'a pas su ses leçons... C'est que vous ne vous en êtes pas occupé.

Henri s'est dissipé à l'église... C'est qu'il avait bu du vin pur et qu'il avait ses poches pleines de dragées.

Jean a fait des polissonneries jeudi dernier... Pourquoi l'avez-vous laissé courir hors de la maison?... etc.

Vous auriez pu prévenir toutes leurs sottises.

— Souvent, lorsque vous gémissiez sur les malheurs qui vous viennent de leur part, *c'est vous seuls* que vous devriez accuser.

Pierre a été refusé à la première communion... C'était à vous de lui faire observer le règlement préparatoire et les conditions d'admission.

Léonie s'est laissée entraîner et séduire... Franchement, n'auriez-vous pas pu la préserver?

Charles vous a quittés comme un sans-cœur... Pourquoi n'avez-vous pas su lui faire aimer la famille?

Madeleine pousse l'effronterie et l'insolence jusqu'à vous faire honte... C'est un fruit de votre faiblesse.

Benoît est un vaurien qui déshonore votre famille... Vous l'avez élevé sans principes et sans religion.

Félix vient de faire de la pri-

son au régiment... Vous n'avez jamais su le gouverner et le discipliner.

Etc., etc...

— Souvent, les défauts de vos enfants ne sont que *vos propres défauts*, communiqués par l'hérédité et par l'exemple.

Juliette est bavarde et médisante... comme sa mère. Marie est coquette et mondaine... comme sa mère. Jeanne est nerveuse et agitée... comme sa mère.

Paul est faux et sournois... comme son père. Pierre est grossier et irascible... comme son père. Claude ne connaît plus ni prière, ni messe... comme son père.

Pourquoi Marie n'a-t-elle point de santé? Parce que son père est alcoolique. Pourquoi Pauline est-elle sensuelle et paresseuse? Parce que ses parents aiment la bonne chère, les délices et le sommeil...

Tel père, tel fils; telle mère, telle fille.

Parents chrétiens, nous savons bien que votre tâche est difficile. Mais vos enfants *ne peuvent pas être bien élevés si vous ne vous en donnez pas la peine.*

Cultivez, défrichez, redressez, corrigez, sans découragement ni relâche; conservez votre autorité, pour pouvoir les diriger toujours et les préserver des dangers si nombreux auxquels ils sont exposés: compagnies, lectures, irrégulation, plaisirs, etc.

Et donnez-leur l'exemple!

Ainsi soit-il!

F. J.



Mots d'Enfants

Le grand-père de Bébé (trente mois) est malade. Bébé le regarde tristement ; puis, d'un petit air sérieux et rassuré :

— *Ce sont les dents, s'pas ?*

**

Toto, allant à l'école, rencontre son petit camarade Jean qui, les pieds dans l'eau, fait marcher un bateau sur la rivière.

— Tu ne viens pas en classe avec moi ? lui dit le sage Toto.

— Oh ! non, réplique Jean d'un air convaincu et tout en continuant à barboter ; pas aujourd'hui, je suis enrhumé !

**

Pierrot vient d'aller en classe pour la première fois. A peine de retour, il communique ses impressions à sa mère. Ce qui l'a le plus frappé, c'est que la maîtresse, pour faire cesser la récréation, agite une petite clochette.

— Et quand elle n'a pas de sonnette, ajoute-t-il, elle applaudit, maman !

**

Le jeune Bob, à son père :
— Dis-moi ce que c'est que le socialisme, papa ?

— C'est... c'est une fraction du parti républicain.

— Ah ! est-ce une fraction simple ou une fraction composée ?

— Composée, mon enfant, composée ; très mal composée, même !

**

Építaphe d'un musicien, nommé Rémi, mort d'une indigestion de sole.

Là

La mi Ré mi

La sol la mi

Là !



Devinettes

1. Quel est le comble du bonheur pour un bossu ?

2. Quel est le comble du désordre pour une couturière ?

3. Quelle différence entre un musicien et un lièvre ?

4. A quel moment les femmes sont-elles sans défaut ?



Solutions du mois de Juin

1. Le facteur.

2. Parce qu'ils savent bien la bourrée (labourer).

3. Mouton.